

Le long chemin jusqu'à Santa Cruz

Dormir, c'est bon pour les mauviettes.

Christopher Gaylord (légende discrète de l'ultra-endurance)

Minuit approche et je continue à courir le long de la route déserte. Je ne porte qu'un short et une veste sans manche, mon téléphone portable rangé sagement dans la poche de mon sac. Mon dernier contact avec l'humanité remonte à des heures ; la nuit est silencieuse, l'air embaume. La lune éclaire les rangées de vignes sur le bord de la route ; je les entends bruissier sous le vent. Mais je n'apprécie pas vraiment ma situation dans ce paysage féérique. Je n'arrête pas de penser à mon ventre qui crie famine. Je donnerais cher pour manger. Plus tôt dans la soirée, j'ai avalé des macaronis au fromage, un grand sac de bretzels, deux bananes, une barre protéinée et un éclair au chocolat. Mais c'était il y a plus de trois heures. Dans les grandes occasions comme celle-là, j'ai besoin de plus de nourriture. Et j'en ai besoin *tout de suite*.

Mon indice de masse grasse étant de moins de 5 %, je n'ai pas beaucoup de réserves dans lesquelles taper. Mon régime est strict – beaucoup de protéines, de bonnes graisses, pas de sucre raffiné, uniquement des glucides que

le métabolisme transforme lentement –, mais ce soir je dois faire une entorse. Sans apport calorique massif – burger, glace, tarte et gâteau –, mon corps arrivera au bout de ses forces et je n’accomplirai pas ma mission.

Pour l’instant, mon corps rêve d’une grande pizza saturée de graisse.

Le problème, c’est que je n’ai pas vu de nourriture ces dernières heures. J’ai pris plein ouest par la lointaine banlieue de Sonoma, puis à l’écart des sentiers battus, et il n’y a rien à manger dans les environs. À mesure que je m’éloignais de la civilisation, j’ai vu les barres de réseau de mon téléphone disparaître une à une. Pas de réception. Je ne peux plus contacter le monde extérieur. Minuit approche et je suis ravagé.

L’air nocturne est sec et froid et, malgré la faim, j’arrive à profiter de la tranquillité de cet environnement. C’est un rare moment de sérénité dans une vie par ailleurs frénétique. Parfois, je suis hypnotisé par la lune blonde qui illumine les collines.

À d’autres moments, toutes mes pensées sont tournées vers l’éventualité d’une épicerie ouverte.

Quand j’ai quitté le bureau aujourd’hui, plusieurs collègues m’ont tapé dans le dos en m’encourageant. Ceux-là connaissent mon *autre* vie. Quelques minutes plus tôt, j’étais un professionnel discutant revenus prévisionnels et stratégie d’entreprise dans ma tenue décontractée du vendredi. Et juste après avoir franchi les portes, je suis devenu pire qu’un ado surexcité par les festivités du week-end à venir. J’ai appris à passer du travail au loisir en quelques pas. J’aime beaucoup mon boulot, mais *j’adore* ce que je m’apprête à faire.

À 17 heures précises, j’ai appuyé sur un bouton de ma montre : la mission était en marche, pour ainsi dire. Elle a commencé dans la petite ville bucolique de Calistoga,

au nord de la vallée de Napa. C'était un après-midi chaud, sans nuages, et les habitants vaquaient stoïquement à leurs occupations. Un type a levé son chapeau pour me saluer au passage, une femme qui balayait le trottoir m'a souri. Ils étaient amicaux, mais à en juger par les regards en biais qu'ils me jetaient, ils se demandaient à qui ils avaient affaire : *On sait qu'il ne va pas causer d'ennuis, mais qu'est-ce qu'il vient faire au juste ?*

À côté de moi, dans le van Volkswagen (alias le *Vaisseau Mère*), il y avait ma famille : mes parents, ma femme Julie et nos deux enfants, Alexandria et Nicholas. Le *Vaisseau Mère* allait être notre « centre d'opération » pendant les trois prochains jours.

Ce nom laisse penser à quelque chose de totalement pratique, mais c'est loin d'être le cas. Le *Vaisseau Mère* ressemble plus à une salle de jeux bordélique, surchargée de cartes, de jouets, de magazines de voyage, de jumelles et pièges à mouches. Entre les sièges, il y a des miettes de gâteau et des emballages couverts de sable. Un environnement parfaitement anti-feng shui : nous l'adorons.

La boîte de macaronis au fromage est facile à réchauffer dans le petit four du *Vaisseau Mère*, et c'est pour cela que nous en avons mangé ce soir. À cause de mes deux vies, nous ne mangeons pas aussi souvent en famille que je l'aimerais ; alors, j'ai savouré ce repas – fromage déshydraté ou pas.

Nous étions comme n'importe quelle famille profitant d'un bon dîner tous ensemble, sauf que nous stationnions sur le bas-côté d'une autoroute. Les enfants n'avaient pas l'air de trouver cela étrange – il faut dire qu'ils ne connaissent rien d'autre – et mes parents ont fini par s'habituer à boire du vin dans des verres en plastique en se tenant à la table pendant que les voitures foncent à côté de nous. Il n'y avait

pas beaucoup de circulation ce soir ; nous avons pu discuter tranquillement.

J'ai repris du rabe une fois, deux fois, puis fini l'assiette de ma femme. Le dessert a suivi : deux bananes, une barre protéinée et un éclair au chocolat.

– Je déteste partir juste après le dîner, ai-je dit sans me donner la peine de m'asseoir. Mais il faut que j'avance.

– Papa, tu vas encore être dehors toute la nuit ?

C'est ma fille Alexandria qui a posé la question. Ses grands yeux bruns étaient à la fois curieux et enthousiastes, comme si elle essayait de comprendre cette étrange pulsion que n'ont pas la plupart des autres papas.

– Oui, ma puce. Mais on prendra le petit-déjeuner ensemble demain matin.

Même si cette conversation ne remonte qu'à quelques heures, j'ai l'impression qu'elle a eu lieu il y a une éternité. Minuit étant proche, ils doivent tous dormir dans le *Vaisseau Mère* tandis que je poursuis ma route à travers Sonoma, vers l'ouest, avec pour cible la ville de Petaluma.

Connu pour ses friperies et ses bowlings, Petaluma n'est pas une métropole grouillant d'animation. Mais à son crédit, il faut dire qu'il y a un Round Table Pizza, l'une des plus merveilleuses franchises de la planète.

Pour une raison très simple : les autres chaînes ne sont pas aussi souples que Round Table. La plupart d'entre elles ont des règles assez strictes – des petites choses anodines, comme le fait de donner une adresse précise pour se faire livrer une pizza. Imaginez cela : vous devez leur dire exactement où vous êtes ! Alors que Round Pizza vous livre où que vous soyez.

Au fil des ans, j'ai testé les limites de leur système et ils ont toujours surpassé toutes les autres chaînes. J'ai une confiance absolue en leurs prouesses répétées.

En passant une hauteur, je jette un coup d'œil à mon téléphone et m'aperçois qu'il a récupéré le réseau. Même si le signal est faible, j'appelle.

– Round Table, dit une voix jeune en décrochant.

Du rock tonitrué en fond sonore.

– Je voudrais commander une pizza.

– Quoi ? Vous voulez une pizza ?

Pour quelle autre raison pourrait-on appeler à ce numéro ?

– OUI, JE VEUX COMMANDER UNE PIZZA ! J'AI BESOIN D'UNE PIZZA !

– OK, OK, pas la peine crier.

– Pardon.

– Pas de problème, je sais que les gens sont parfois énervés quand ils appellent.

– Je ne suis pas énervé, j'ai juste très faim, dis-je d'un ton énervé.

– Bon... En tout cas, soyez sûr que vous aurez la meilleure pizza imaginable. Je suis le manager. Alors, qu'est-ce que vous voulez ?

– Je vais prendre l'hawaïenne, avec un supplément fromage. Un supplément jambon. Un supplément olives. Et... Ah oui, un supplément ananas aussi.

– Un supplément de tout ? OK, je vais la charger. Et quelle taille voulez-vous ?

Question épineuse. Je ne peux pas promener des portions que je serai incapable de manger, mais si je commande trop petit, je n'arriverai pas à Marin avant le lever du soleil.

– Une grande, c'est pour combien ?

– Avec tous ces extras, pour cinq. Vous êtes combien ?

– Je suis tout seul. Je vais prendre la grande.

– Waouh ! Vous devez avoir sacrément faim !

Si seulement tu savais, me dis-je.

– Vous avez des desserts ?

- Cheese-cake cerise. Ça tue, je l’ai goûté ce soir.
 - D’accord.
 - Une part ?
 - Non, tout le gâteau.
 - Mon pote, ça va être un repas épique !
 - Vous en avez pour combien de temps ?
 - Vingt, 30 minutes. Vous êtes pressé ?
 - Pas vraiment, non. Je suis dehors. J’ai juste besoin de savoir combien de temps pour vous dire où me retrouver.
 - OK... Alors, mettons 25 minutes.
 - D’accord, on se retrouve au croisement de l’autoroute et d’Arnold Drive.
 - Quoi ? À ce croisement ? C’est un coin assez pourri sur l’autoroute. Votre voiture est de quelle couleur ?
 - Je ne suis pas en voiture. Mais je serai facile à repérer. Je suis le seul à courir dans le coin.
 - Vous courez ?
- Il y a un bref moment de silence.
- Quelqu’un vous poursuit ?
 - Non, dis-je en éclatant de rire.
 - Mais il est minuit ! s’exclame le manager.
 - Oui, il est tard. Et c’est pour ça que j’ai besoin de pizza. Je meurs de faim.
 - Je comprends.
- Longue pause.
- C’est logique. Je peux faire autre chose pour vous ?
 - Il y a un Starbucks en ville ?
 - Oui, mais je pense qu’il doit être fermé à cette heure. Mais j’ai du café ici. Je vous en préparerai pendant que la pizza sera en train de cuire. Continuez à courir sur l’autoroute 116, on vous retrouvera.
- Après lui avoir donné mon numéro de téléphone, je raccroche en continuant à tracer mon chemin dans la nuit. S’ils comptent me repérer sur la route, ce n’est pas la peine de

les attendre au croisement, ce qui est une bonne nouvelle. Rester immobile dans le froid, c'est une excellente manière d'inviter les crampes à s'attaquer à mes jambes.

Après avoir remis mon téléphone portable dans la poche arrière de mon sac, je sors la photographie d'une petite fille avec des tubes et des anguilles plantées partout sur le corps. Malgré son visage plein de vie, elle est malade ; en fait, elle est à l'article de la mort. Et je cours pour la sauver. Je regarde une dernière fois cette image terrible avant de la ranger soigneusement dans ma poche.

Pile 25 minutes plus tard, une camionnette rouillée aux pneus énormes arrive à toute vitesse sur la route. Ma pizza est arrivée. À ma grande surprise, le jeune manager est derrière le volant.

– Mon pote ! s'écrie-t-il en sautant de la voiture. T'es fou. C'est génial !

Il prend la pizza sur le siège passager et ouvre la boîte. Elle est magistralement surchargée, presque aussi large que haute, avec une montagne d'olives et d'ananas. On dirait un truc à faire manger à un rhinocéros. Je règle la note, le remercie et me prépare à continuer sur ma lancée.

– Tu continues à courir ? me demande le gars. Tu veux que je te dépose ?

– Maintenant que j'ai du carburant, je vais en profiter.

– Mais tu vas jusqu'où ?

– Jusqu'à la mer.

– La mer ! s'exclame-t-il. Mec, Bodega Bay est à au moins 50 kilomètres d'ici !

En fait, je vais à Santa Cruz – à près de 250 kilomètres –, mais je pense qu'aucun de nous deux n'est prêt à affronter cette réalité.

– J'arrive pas à croire qu'il soit humainement possible de courir 50 kilomètres. T'es un genre de Carl Lewis ?

– Ah..., euh, ouais. Un peu, mais en beaucoup plus lent.

– Tu vas dormir où ?

– Je ne compte pas dormir.

– Tu vas courir toute la nuit ? C'est dément. J'adore !

Il remonte dans sa camionnette.

– Je vais raconter ça aux gars au restaurant ! lance-t-il avant de démarrer.

J'aimais bien ce gamin. Pour la plupart des gens qui ne courent pas, c'est une activité au mieux ennuyeuse, au pire terriblement douloureuse et insensée. Mais il a l'air sincèrement intrigué par cette aventure, et nous avons eu un lien certes ténu, mais presque primitif, même si je n'ai pas l'impression que cela va l'inciter à se mettre au sport dans l'immédiat.

Avec le cheese-cake empilé sur la pizza, je me remets à courir. Je mange en même temps. Au fil des ans, j'ai appris à me nourrir sans m'arrêter. Je garde le carton à pizza et le cheese-cake en équilibre sur une main, en mangeant de l'autre. C'est un bon exercice pour le haut du corps.

Heureusement, j'ai des avant-bras bien développés et je n'ai pas de problème à soutenir ce poids. Pour plus d'efficacité, je roule quatre morceaux de pizza en un seul aussi épais qu'une bûche. C'est plus facile à avaler de cette façon.

Alors que je viens de terminer le plat principal, j'entends la camionnette du manager qui me rattrape. Il a oublié de me donner le café. Nous remplissons une de mes bouteilles et je bois le surplus. J'essaye de le payer, mais il refuse.

Alors qu'il va repartir, il penche la tête par la fenêtre et demande :

– Au fait, mon pote, ça te dérange si je te demande *pourquoi* tu fais ça ?

Par où commencer ?

– Si je dois t'expliquer, ça va être une longue histoire.

Le temps est venu de réfléchir à sa question. Des millions de gens courent. Ils courent pour faire de l'exercice, parce que c'est bon pour leur santé cardio-vasculaire, parce que les endorphines apportent un bien-être. En 2003, un record de 460 000 personnes ont couru l'un des nombreux marathons des États-Unis. Ils ont repoussé les limites de leur endurance pour parcourir ces 42 kilomètres.

Et puis il y a le petit groupe des coureurs jusqu'au-boutistes, qu'on pourrait appeler des coureurs de l'underground, qui sont des ultramarathoniens. Pour nous, le marathon est un échauffement. Nous faisons des courses de 100, 200 kilomètres. Nous courons pendant 24 heures, voire plus, sans dormir, en prenant à peine le temps de manger et de boire, ou même d'aller nous soulager. Nous grimpons des sommets à travers la vallée de la Mort en plein été ; au pôle Sud s'il le faut. Nous allons au-delà de ce que la plupart de nos frères humains considèrent comme les limites de la souffrance et de l'épuisement ; pour le corps, pour l'esprit et pour l'âme.

Je fais partie de ces quelques individus qui ont couru 150 kilomètres sans s'arrêter, ce qui fait de moi, je suppose, un extra-ultramarathonien. Ou juste un cinglé. Quand les gens apprennent que j'ai parcouru 150 kilomètres d'une traite, ils me posent inévitablement deux questions. La première : « Comment fais-tu ? » Et la deuxième, la plus difficile, est la même que celle du manager : « Pourquoi le fais-tu ? »

C'est une excellente question, même s'il n'est jamais possible de totalement définir les addictions. Quand on lui demanda pourquoi il avait été le premier à grimper l'Everest, George Mallory donna cette réponse restée célèbre :

– Parce qu'il est là.

Cela semble satisfaire suffisamment les gens pour être devenu un adage connu. Mais ce n'est pas vraiment une

réponse. Néanmoins, je comprends cette phrase laconique. Quand les gens me demandent pourquoi je parcours de telles distances pendant des jours, je suis souvent tenté de répondre : « Parce que j'y arrive. » C'est vrai en un sens, d'autant que les athlètes ne sont pas toujours portés sur l'introspection. Mais ce n'est pas une réponse complète. Elle ne me suffit pas à moi-même. Car moi aussi, je m'interroge.

Je cours, d'accord.

Mais pour fuir quoi ?

Pour qui ?

Et pour aller où ?

Tous les coureurs ont une histoire. Voici la mienne.